



ARTS | FORMES



GEOFFROY TORY,
IMPRIMEUR DE
FRANÇOIS I^{ER} –
GRAPHISTE AVANT
LA LETTRE
GRAPHISME, ÉDITION

L'arrivée de la cédille dans la langue française, ça s'est passé en 1531. Avec le mot Luçon. On la doit à Geoffroy Tory, qui l'a sans façon importée d'Espagne. Et il ne s'est pas limité à la cédille, puisqu'il a généralisé l'usage des accents. Originaire de Bourges, Geoffroy Tory, né vers 1480, débute comme libraire et éditeur. Notre garçon invente le livre moderne en révolutionnant le rapport texte-image. Il abandonne le latin, substitue le caractère romain au gothique et conçoit le *Champ Fleury*, un traité de typographie qui est aussi le premier ouvrage grammatical sur notre langue. Propulsé imprimeur du Roy, Tory se met au service de la politique culturelle de François I^{er}.

Cette délicieuse exposition nous le fait découvrir par moult livres d'époque délicatement travaillés, avec lettrines fleuries, bordures « à l'antique » et culs-de-lampe. Et l'on fait connaissance avec un authentique humaniste. Une utile leçon d'histoire. **XAVIER DE JARCY**
| Jusqu'au 4 juillet | Musée national de la Renaissance, Ecouen (95)
| Tél. : 01-34-38-38-50. Catalogue, éd. RMN/Grandpalais, 158 p., 35 €.



"LETTRES FANTASTIQUES", 1529 : UN ALPHABET EN FORME D'OUTILS.



CENTRE SOCIAL DE L'ARBRISSEAU

ARCHITECTURE
BENJAMIN COLBOC, MANUELA FRANZEN,
ARNAUD SACHET, ARCHITECTES

Avec sa silhouette futuriste caparaçonnée d'aluminium, ce lieu d'accueil innovant a de quoi surprendre. Il est le fruit de l'audace de jeunes architectes... et des usagers.

Lille, quartier de l'Arbrisseau. Sur un vaste no man's land, entre HLM fatigués et pavillons à touche-touche, un drôle d'objet posé près d'un grand platane

attire les regards. Anguleux, neuf et brillant, ce bâtiment tout bardé d'aluminium – coût : 4 millions d'euros – tient, suivant l'heure du jour et l'angle de

vue, du vaisseau spatial ou du char d'assaut de la guerre de 1914. Mais d'un genre pacifique : le nouveau centre social, ouvert sur la rue et sur la ville, sera d'ici quelques semaines un lieu d'accueil pour les bébés, enfants, ados, et leurs papas-mamans. Habilement, sa forme hélicoïdale permet, à mesure que l'on monte dans l'édifice, d'avancer dans l'âge de ses utilisateurs : en bas, la crèche (cinquante berceaux) et la PMI ; au premier, le centre de loisirs pour les mercredis et vacances des 4-6 ans ; au deuxième, la médiathèque des grands et quelques ateliers. Pour faire le lien avec le haut, un petit auditorium grimpe à cheval sur deux étages. Enfin, sous le toit équipé de panneaux solaires, une belle salle polyvalente avec cuisine attenante est accessible à tous les gens du quartier.

Ces éléments répondent, point par point, aux souhaits exprimés par les habitants lors d'homériques et fructueuses réunions de concertation autour de la maire, Martine Aubry, et des jeunes architectes de l'agence Colboc-Franzen Associés. Autre exigence des usagers : pouvoir

BEAU GESTE



L'OBJET PHOTOGRAPHIQUE, UNE INVENTION PERMANENTE
PHOTOGRAPHIE
ANNE CARTIER-BRESSON

Cyanotypes, tirages à la gomme bichromatée orangés, autochromes colorés... Les procédés photographiques anciens au nom barbare n'ont plus de secrets pour elle. Directrice de l'Atelier de restauration et de conservation des photographies de la Ville de Paris, Anne Cartier-Bresson veille depuis près de trente ans sur les collections municipales. Elle en dévoile la richesse à la Maison européenne de la photographie (MEP),

présentant côte à côte des œuvres anciennes et contemporaines. Tel ce daguerréotype panoramique, saisi par un anonyme vers 1845, dans lequel défilent le Pont-Neuf, le quai de la Mégisserie et le Louvre. Il voisine avec une vue de l'Opéra Bastille (1989) signée Grant Romer et Irving Pobboravsky, qui se plaisent à revisiter le daguerréotype. Au fil des salles s'écrit l'histoire de la photo. On peut aussi voir un portrait en creux de sa commissaire, tombée dès l'enfance en photographie grâce à son oncle Henri. Archéologue de formation, elle a été l'une des premières, en France, habilitée à s'occuper de restauration de tirages anciens. « Cette exposition, avoue-t-elle,



SHIRIN NESHAT, "REBELLIOUS SILENCE", 1994.

est un peu l'écume de tout ce que j'ai pu voir et faire au long de ma carrière.

LILA RABATTIE
| Jusqu'au 19 juin | Maison européenne de la photographie, Paris 4^e
| Tél. : 01-44-78-75-00.

ARTS | FORMES

humer l'air du dehors. Alors, à la circulation intérieure organisée autour d'un puits de lumière central, répond un large escalier extérieur qui ménage, à chaque niveau, un palier-belvédère protégé de la pluie par l'étage supérieur - on est dans le Nord. Campé là dans son terrain (encore) vague, le décoiffant centre social en tôle rétro-moderne, premier élément de requalification du quartier de l'Arbrisseau, affirme sans détour son intention : faire du beau dans les cités sensibles.

LUC LE CHATELIER

LE BOL AFFAMÉ-PERFORÉ
DESIGN
TSÉ & TSÉ ASSOCIÉES

C'est de saison : un bol en porcelaine avec des trous pour servir les fraises après les avoir passées sous l'eau. Ou comment donner un usage nouveau à une forme ancienne. L'idée est signée Catherine Lévy et Sigolène Prébois. Ce duo prouve une fois de plus que le passage par l'Ensci (Ecole nationale supérieure de création industrielle) mène à tout. Les fondatrices de Tsé & Tsé Associées ont un point de vue bien à elles sur les objets. Elles s'amuse, elles bricolent. Une théière en forme de chien stylisé, un vase en éprouvettes... C'est parfois à la limite du kitsch, mais au moins ce design ne ressemble pas à du design. Il montre qu'on peut rester fonctionnel sans se prendre au sérieux. Ce n'est pas si courant. Bref, depuis vingt ans, les Tsé & Tsé font souvent mouche. x.x.

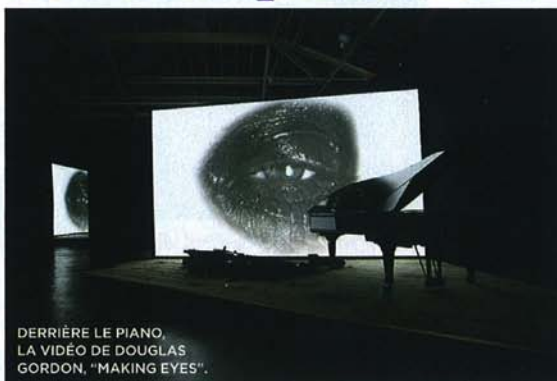
30 euros. www.tse-tse.com



UN BOL FONCTIONNEL ET RIGOLO.

LA CHRONIQUE D'OLIVIER CENA

La tactique du clin d'œil



DERRIÈRE LE PIANO, LA VIDÉO DE DOUGLAS GORDON, "MAKING EYES".

PHANTOM
INSTALLATION
DOUGLAS GORDON

Un jour, Rufus rencontra Douglas, c'était il y a longtemps déjà, plusieurs années peut-être ? Rufus chantait et Douglas filmait. Et Jörn eut une idée : que Rufus chante sur un film de Douglas - ou que Douglas projette un film derrière Rufus chantant. Ainsi est né *Making eyes* (traduction possible : faire de l'œil avec l'espoir de conclure aussitôt), une vidéo du plasticien écossais Douglas Gordon accompagnant la dernière tournée du chanteur américano-canadien Rufus Wainwright. (Quant à Jörn, il s'agit de Jörn Weisbrodt, le compagnon de Rufus, avec qui il vient d'avoir une petite fille, Viva Katerine, née le 2 février dernier à Los Angeles par l'intermédiaire d'une amie mère porteuse, Lorca Cohen, fille du grand Leonard.) La vidéo montre donc un œil, celui de Rufus, s'ouvrant et se fermant lentement, filmé par une caméra prenant mille images à la seconde - on sait, depuis son film *Zidane*, réalisé en 2006 avec l'artiste français Philippe Parreno, l'amour que porte Douglas à la technologie. Mais ainsi

photographies quelconques savamment encadrées crée un effet forcément spectaculaire. Il y a une efficacité certaine dans cet œil seul, immense, s'ouvrant et se fermant lentement sur la voix haut perchée chantant *Sonnet 10* - à condition, bien sûr, d'aimer Rufus Wainwright, auquel, dans le genre, je préfère Antony Hegarty (Antony and the Johnsons). Mais en multipliant parfois l'œil sur l'écran, Douglas Gordon tue l'intimité au profit d'un spectacle décevant. Bon metteur en galerie et en musée (comme on dit metteur en scène), l'Écossais pêche souvent par la qualité du contenu. Aussi adopte-t-il la stratégie du coucou en s'installant dans le nid des autres (ici, Wainwright - mais aussi Arman et Pistoletto ; avant, Zidane).

Dans le petit monde de la culture, cela s'appelle, doux euphémisme, l'art de la citation. C'est une stratégie efficace puisqu'elle s'appuie sur des succès populaires tout en accusant une bourgeoisie contemporaine un peu blasée, un peu cynique, qui feint de prendre tout ça pour de l'avant-garde. Car, avec sa musique néo-expressionniste lancinante, Rufus Wainwright n'est tout de même pas Erik Satie - aurait-on pu imaginer sa présence dans une galerie réputée il y a seulement quelques décennies ? Quant à Douglas Gordon, bien que sympathique, il est loin de la puissance et de la créativité de Picasso. Les idoles du monde artistique sont très show-biz ces temps-ci.

¹ www.nowness.com/day/2010/4/7/530/making-eyes

Jusqu'au 3 juin | Galerie Yvon Lambert, Paris 3^e | Tél. : 01-42-71-09-33.

fardé, pris en très gros plan dans un éclairage scénique, il n'a rien, cet organe à la verte pupille, de très aguichant : il ressemble à un œil de reptile¹.

Transposé dans une galerie, le décor change de nom. Le Douglas Gordon's *Tour Visuals for Rufus Wainwright* devient *Phantom*, une installation recomposant grossièrement le dispositif scénique de la tournée : un piano à queue sur une estrade, dans la pénombre, devant la projection sur grand écran de la vidéo. Pour faire *arty*, Douglas Gordon y ajoute quelques miroirs (indispensables dans une installation depuis celles, entre autres, de l'artiste italien Michelangelo Pistoletto) et les restes sur l'estrade d'un piano calciné (emprunté aux *Destructions sublimes* d'Arman). Et, bien sûr, la diffusion du dernier disque de Rufus Wainwright, *All days are nights : songs for Lulu*. Rufus y chantait *Sonnet 10*, un poème de Shakespeare mis en musique par ses soins, lorsque j'entrai dans la pièce.

Et *Phantom* produit une certaine émotion - comme l'installation (*I am also Hyde*) sur les murs de la pièce précédente de quatre cents